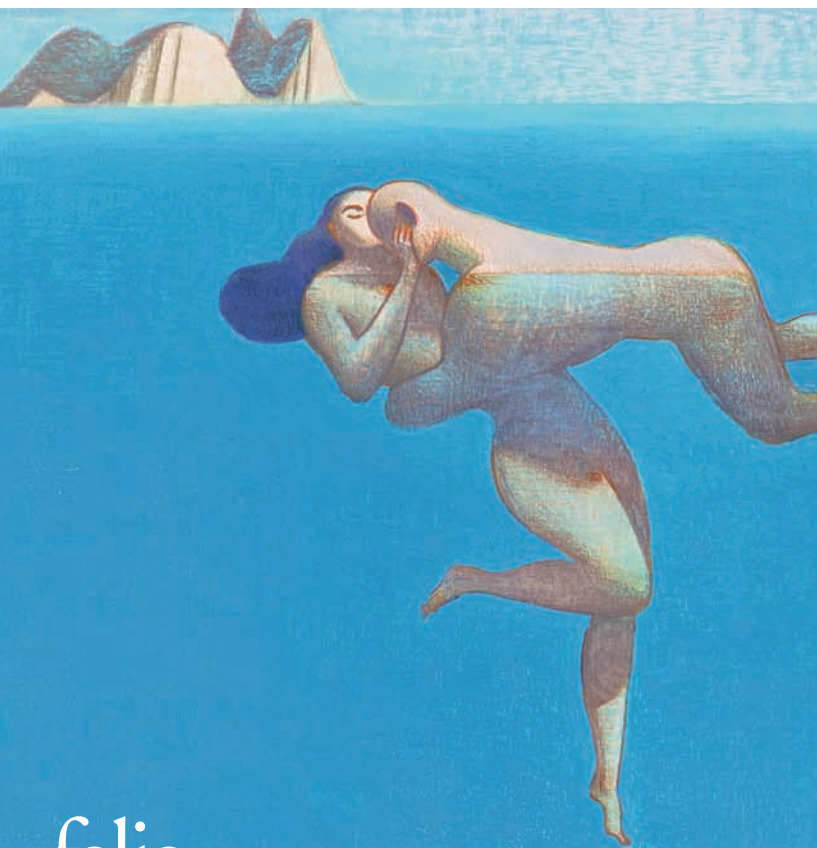


Christophe Ono-dit-Biot

Plonger



folio

COLLECTION FOLIO

Christophe Ono-dit-Biot

Plonger

Gallimard

© *Photo 12 / Oronoz pour la photo reproduite page 88.*

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Couverture : Extrait de l'ouvrage *Nell'Acqua* par Lorenzo Mattotti

/ © Casterman.

Christophe Ono-dit-Biot est né au Havre en 1975. Agrégé de lettres, il est l'auteur de cinq romans : *Désagrégé(e)* (2000), prix Edmée de La Rochefoucauld, *Interdit à toute femme et à toute femelle* (2002), *Génération spontanée* (2004), prix littéraire de la Vocation, *Birmane* (2007), prix Interallié, et *Plonger* (2013), Grand Prix du roman de l'Académie française 2013 et prix Renaudot des lycéens.

Il a aussi publié *Ciels d'orage*, un livre d'entretiens avec l'auteur-dessinateur et cinéaste Enki Bilal.

Pour A., qui m'a donné H.

Je ne mourrai pas : j'ai un fils.

Proverbe arabe

Ils l'ont retrouvée comme ça. Nue et morte. Sur la plage d'un pays arabe. Avec le sel qui faisait des cristaux sur sa peau.

Une provocation.

Une exhortation.

À écrire ce livre, pour toi, mon fils.

I

UNE HISTOIRE D'AMOUR

Du mieux que je peux

Tout a commencé avec ta naissance. Pour toi.

Tout a fini avec ta naissance. Pour nous.

Moi, ton père. Elle, ta mère. Ta vie fut *notre* mort. La mort de ce *nous*, cette entité de chair et d'âme qui avait présidé à ta naissance : un homme et une femme qui s'aimaient.

La vérité, ça n'existe pas, comme tous les absolus qu'on n'atteint jamais.

Je ne peux te donner que *ma* vérité. Imparfaite, partielle, mais comment faire autrement ?

Il manquera toujours sa vérité à elle, sa version des faits, son ressenti, son timbre de voix si elle pouvait encore te parler, ses gestes, son style si elle avait choisi de t'écrire. Mais que je sache, concernant l'ultime période de sa vie, elle n'a laissé aucune bande, aucun enregistrement, ni lettre ni cahier. Rien, mais c'est peut-être déjà beaucoup, que ces tableaux cousus de fil bleu. Dans la profondeur desquels il faudra un jour que tu lises.

Je l'ai aimée et je l'ai détestée, ta mère, autant être franc avec toi. Même si ça ne te regarde pas, le couple qu'on a été. Un couple c'est la guerre. Tu verras quand tu seras amoureux.

Ça me fait drôle d'écrire ça, parce que quand je lève la tête du bureau, que je vais dans ta chambre et que je me penche vers le lit où je te respire, tout tiède dans ton pyjama à imprimé zèbre, c'est assez comique de t'imaginer amoureux. Pour l'instant tu ne l'es vraiment que de ton doudou à deux têtes et de la lanterne magique qu'elle a achetée avant ta naissance et qui projette sur les murs des poissons dorés ondulant dans le corail. Depuis les premiers jours de ta vie et jusqu'à aujourd'hui, ils dessinent sur ton visage des sourires à rendre heureux n'importe qui.

N'importe qui sauf elle, ta mère.

Suis-je cruel de jeter de tels pavés dans la mare du bonheur qu'on associe à une naissance ? Peut-être. Ne pas pleurer. Surtout ne pas pleurer. Ou je ne finirai jamais. Et je te dois bien ça, de finir.

Mais commençons, mon minuscule fils. Par l'événement le plus important de l'histoire, celui dont tout découle : ta naissance.

Souffrance fœtale

« On va le perdre ! »

C'est avec ce cri qu'elles m'ont réveillé. Révélant leur vraie nature dans une métamorphose terrifiante. Jusque-là, elles avaient été de bonnes fées autour du lit, prodiguant conseils, apaisement, et voilà qu'elles se changeaient en sinistres Parques, décidant que très vite, dans trois minutes peut-être, serait tranché le fil de ta vie, même pas dévidé.

« On va le perdre ! »

Des gamines en blouse blanche, une petite blonde et deux petites brunes, allure sage... Jusqu'au moment où elles ont muni leurs blanches mains d'ustensiles coupants. Oui, des Parques, lançant à qui voulait l'entendre, peut-être même toi, à un mètre de leur bouche, souffrant le martyr dans ton enveloppe utérine, au cœur des entrailles de ta mère :

« On va le perdre ! »

Elles ont plongé entre ses cuisses des tuyaux de plastique transparent. J'ai vu s'écouler du sang noir, pendant qu'une autre des filles lui plaquait sur le visage un masque à oxygène. J'ai vu ses yeux s'étourdir, incapable qu'elle était, comme moi, de

comprendre pourquoi tout, maintenant, virait au drame.

Elles avaient dit, juste avant : « Tout va bien se passer, ne vous inquiétez pas, les pulsations sont normales. » Menteuses : les pulsations, celles de ton petit cœur qui, à cet âge-là, a la taille d'une tomate, n'étaient pas normales. Elles disaient l'épuisement de ton organisme, comprimé par les pressions trop fortes de l'utérus maternel.

« Les pulsations sont trop violentes », ont-elles fini par dire, ajoutant aussitôt : « Il ne supporte pas, on va le perdre. »

Je me suis levé d'un bond pour aller vers vous deux, mais le brouillard m'a arrêté. Celui qui tombait sur mes yeux comme le rideau d'un théâtre morbide. Une chaleur subite m'incendiait les tempes.

Avant de vaciller, j'ai vu l'une d'elles empoigner des ciseaux.

On s'était assoupis après la péridurale, ce mot que je n'aime pas, encore moins aujourd'hui. Tout s'était bien passé avec l'aiguille, qui avait fait son trou normalement, injectant l'anesthésiant entre les vertèbres. On m'avait demandé de sortir comme à tous les autres pères imminents. La taille de l'aiguille, plusieurs dizaines de centimètres, un bras de bébé, faisait des ravages sur leurs nerfs déjà mis à rude épreuve. La femme, elle, ne voit rien car les femmes n'ont pas les yeux dans le dos contrairement à une légende urbaine colportée par les maris infidèles. On avait donc fait comme il fallait. Elle se reposait. Belle comme tout avec ses cheveux attachés, dans sa blouse verte, et moi aussi avec une blouse verte, et mon livre à la main, l'*Iliade*, à cause de ton prénom, ou plutôt